

Mouvoir ordinaire



Szmiel, Esther et Ginette, 29 août 1936

Stéphane Zagdanski

תוצב"ה

« Que son âme soit reliée au faisceau des vivants »

Formule traditionnelle placée en acronyme sur les tombes juives

Esthera Wolkowska est morte l'été dernier à 99 ans en maison de retraite médicalisée, couverte de bleus, sans dents, une épaule démise, aux trois quarts sourde, plongée dans un Alzheimer terminal où surnageaient des bribes suffocantes de l'Occupation, des éclats de yiddish et des hallucinations auditives à chaque mur.

Ça a débuté comme ça. Esthera, dite « Esther », regardait *Les feux de l'amour* lorsque sa fille aînée, Ginette, dite « Gina », lui téléphona. Esther affirma que son petit-fils – l'écrivain – était là avec une belle femme blonde. Gina, dont la bru est africaine, s'étonna et demanda à parler à son fils. Après quelques minutes de silence, Esther dit qu'il ne répondait pas. Prévenu en hâte, un voisin trouva un post-it collé sur l'écran de télé, où Esther avait griffonné « Ta mère veut te parler » à l'intention d'un des personnages de la série, accompagné en effet d'une blonde...

Esthera était née en 1912 à Lodz, en Pologne. Aînée de cinq filles, son père, Yankel-Douved Wolkowski, était un *schneider*, un « tailleur » juif communiste issu d'une famille pieuse où la mère portait la perruque traditionnelle. Arrivée en France à 4 ans, Esther parlait couramment le parigot sans l'accent yiddish – qui était avant-guerre la langue maternelle de tout Belleville. Son premier mari, Szmiel Teper, le père de Gina, un *schneider* émigré de Pologne, mourut à Auschwitz. Esther s'installa après-guerre avec Paul Zysman, un autre *schneider* polonais, dont elle eut Sylviane, dite « Sylvie », la sœur cadette de Gina.

Après l'épisode *Feux de l'amour*, Gina et Sylvie décidèrent de placer leur mère en maison de retraite, appellation de ces mouiroirs ordinaires où les familles déportent et concentrent leurs anciens – conformément à l' étymologie de *retraire* qui signifie « ôter ».

À son petit-fils – l'écrivain hallucinogène – venu la visiter, elle demandait : « – Quelle heure est-il ? – Seize heure, Mamie – La vache ! » rétorquait-elle, ayant l'ineffable malheur de trouver le temps long à un âge où il aurait dû filer comme une flèche...

Esther gardait une coriace mentalité de survivante au nazisme, dureté dont avaient pâti ses deux filles avec qui elle s'était montrée peu maternelle. Mais son petit-fils appréciait son ironie sarcastique. Par exemple, elle trouvait qu'un de ses arrière-petits-fils, un adorable blondinet âgé de trois ans, était « coiffé comme Hitler ». L'été, lors de vacances familiales, observant sa petite-fille africaine – la femme de l'écrivain – s'amuser sur un vélo d'appartement, elle lui lançait pour l'encourager : « Roule poupoule ! »

À la maison de retraite, ses réparties vivaces distraient les « auxiliaires de vie » africaines. Elle était la seule pensionnaire à avoir une petite-fille africaine qui venait la voir et, entre deux « Ça va ma sœur ? » échangés avec les adjointes d'agonie, glissait quelques blagues en yiddish à Esther, qui l'adorait. Hélas bientôt l'Alzheimer acheva d'engluier l'esprit d'Esther dans sa bouillie fatale. À son petit-fils, elle demandait :

« Tu es bien le fils de Bernard ?

– Non Mamie, je suis le fils de Joseph. Tu ne te souviens plus de moi ?

– Penses-tu ! Tu travailles toujours dans les meubles ?

– Oui, Mamie, souriait l'écrivain.

– Tu gagnes bien ta vie ?

– Oui, Mamie, *alles gut*, tout va bien.

– Paul dort dans la chambre à côté (*il était mort depuis quinze ans*), sinon je lui demanderais de te donner une pièce de 5 francs.

– Merci, Mamie. »

Le jour, elle somnolait dans une grande salle verrouillée où la direction parquait les doux déclinants. Une femme tournait en rond des heures durant en hoquetant un demi-rire perpétuel. Un homme en chaise roulante réclamait d'une voix ulcérée aux visiteurs qu'on l'aide à se débraguetter. La nuit, tentant d'aller seule aux toilettes, Esther tombait de son lit à répétition. Elle se brisa une épaule, puis les rares dents qui lui restaient, puis elle se fit une sale plaie au tibia. Son petit-fils soupçonna de la maltraitance. Pourquoi ne mettait-on pas les grilles prévues aux flancs de son lit ? La direction s'y refusait, craignant d'évoquer de mauvais souvenirs de la guerre à Esther. L'écrivain, qui ne voyait pas le rapport, suspecta la maison de retraite d'être un repère d'antisémites sadiques déguisés en philosémites prévenants. Barreaux ou pas, d'atroces retours d'anxiété envahissaient constamment Esther. Des voix sortaient des murs, la persuadant que chaque catastrophe annoncée aux infos lui était destinée. Elle crut pendant plusieurs mois que sa fille Sylvie s'était noyée lors d'un tsunami au Japon... « Tu peux me le dire, qu'elle est morte ! Ils l'ont annoncé à la télé ! » répétait-elle inconsolable.

Son ultime plaisir fut de câliner la fille de 2 ans de l'écrivain, laquelle demande encore de temps à autre où est Mamie Esther. Le petit-fils répond qu'elle est au ciel où elle dort désormais. Et il apprend à la fillette à dire « bonne nuit » en yiddish : « *a guitte nacht*, Mamie Esther »...

Stéphane Zagdanski